

La mère comme agent du père

Ch Melman

16 décembre 1996

Cycle : La fonction paternelle, un invariant
Maison de l'Amérique latine

Je vais essayer de vous entretenir à partir d'une pratique qui consiste à exercer ce que l'on appelle une supervision sur des cas que veulent bien m'exposer des collègues antillais.

Ces cas m'ont frappé par une systématisme qui consiste à mettre régulièrement en cause, en avant, pour rendre compte des difficultés des enfants, une carence familiale, en particulier paternelle. Et dans un nombre assez surprenant de cas, j'ai été amené à vérifier que ces enfants étaient élevés dans des familles que l'on peut dire « matrifocales », c'est-à-dire constituées par trois générations : la grand-mère, sa fille et les enfants de la fille, enfants qui sont, d'une façon qui n'est pas rare, de pères différents. Le père ou les pères (les géniteurs, si vous voulez) viennent épisodiquement visiter cette mère de leurs enfants mais sans s'occuper paternellement d'eux, ni même les prendre en charge. Cette forme d'organisation familiale se trouvait dénoncée par mes collègues antillais comme déficitaire par rapport à notre forme patriarcale.

J'ai été amené à faire à ces collègues deux remarques à ce sujet. La première est que la famille patriarcale, ainsi régulièrement invoquée au titre de modèle, est une famille de plus en plus mythique. Elle l'est non seulement du fait de l'évolution des mœurs, mais aussi d'un point de vue juridique puisque depuis une loi votée en 1970, il n'existe plus d'*autorité paternelle*, mais une *autorité parentale* partagée de façon égale avec la mère. Juridiquement, il n'y a donc plus de famille patriarcale. D'autre part, l'anthropologie nous amène à considérer que la famille patriarcale n'est que l'une des modalités possibles de l'organisation familiale, même si nous avons, bien sûr, tendance à vouloir en faire une norme. La tâche des psychanalystes est d'essayer d'apprécier les incidences subjectives propres à l'organisation matrifocale et cela dans une analyse beaucoup plus phénoménologique que celle qui consisterait à en pointer systématiquement ce qu'en seraient « les déficits ». On ne peut en effet oublier que notre famille patriarcale

le est elle-même marquée d'un déficit essentiel qui est celui qui organise nos propres existences et qu'on peut résumer comme étant le culte de l'insatisfaction.

Donc admettons que s'il n'est pas d'organisation familiale qui soit protégée, qui soit à l'abri d'un déficit, essayons face à cette organisation matrifocale d'en évaluer, d'un point de vue strictement descriptif, clinique, les incidences subjectives, sans au préalable vouloir en mesurer ou en dénoncer le caractère déficitaire.

En outre, pour donner quelque assise, quelque référence à ce que je voulais vous amener, je me suis fondé sur deux travaux anthropologiques que je ne saurais trop vous recommander et qui concernent très directement cette question, deux classiques, l'un qui est celui de Edith Clarke, publié en 1957 à Londres, qui s'intitule de façon fort explicite *My mother who fathered me*, « ma mère qui m'a paterné » (vous voyez qu'en français cela ne sonne pas très bien mais c'est la traduction exacte du titre anglais). Et l'autre est le travail de Raymond Smith, qui a été publié une année plus tard à New-York et qui s'intitule *The negro family in British Guyana*, « La famille noire dans la Guyane britannique ».

La méthode que j'ai essayé de suivre consiste à envisager la famille comme le résultat, l'invention d'un accommodement réalisé avec la structure du langage. C'est une définition extrêmement large, évidemment, mais qui a le mérite de vous situer les références qui me guidèrent dans la mise en place de ces remarques.

*

La première consiste donc à parler de la famille matrifocale en attirant votre attention sur ceci : combien la lignée a rapport avec le lieu. Par matrifocale, je veux dire que c'est au lieu (où ici en l'occurrence se trouve la mère) que du même coup va se tenir, va s'organiser la lignée. Et je crois que nous avons d'emblée à retenir cette superposition : il faut à la lignée un lieu, un lieu fixe et dans la

mesure où ce lieu est celui de la mère, le domicile de la mère, eh bien, nous sommes bien dans une famille qu'on peut dire du même coup aussi bien matrifocale que matrilineaire. Comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure, il y a systématiquement dans ce foyer trois générations qui coexistent, la grand-mère, sa fille (la mère, donc), et puis les enfants de cette mère.

Et nous avons en passant, là encore, à faire une remarque sur cette singulière trinité. C'est comme s'il en fallait au moins trois pour que se trouve isolée l'instance qui vient agencer le phénomène de la filiation. Nous trouvons là une expression assez étrange mais qui nous rappelle, à nous qui sommes de références religieuses différentes, combien effectivement il faut qu'il y ait de la trinité, au moins trois pour qu'il y ait de l'Un qui soit ici mis en place – et que ce soit cet Un qui se trouve en quelque sorte l'organisateur permanent aussi bien de la famille que de cette filiation. S'il y avait simplement une mère et ses enfants, le processus se trouverait se dissoudre. Il y en a trois, il n'y en a pas plus.

Il convient, je crois, qu'à cette occasion, j'introduise de façon sûrement dogmatique (sûrement arbitraire, je ne peux faire autrement) le nom de cette instance qu'ici le trois vient présentifier. Cette instance est en effet celle qui assure l'identification du parlêtre, qui autorise sa reproduction et donc le phénomène de filiation. C'est une instance isolée par la métapsychologie freudienne et par la façon dont Lacan a pu la renommer, cette instance s'appelle *le phallus*.

L'introduction qui pourrait sembler dogmatique de ce terme se vérifie néanmoins par une preuve clinique immédiate. En effet, dans ce groupe matrifocal, la fille n'accédera, ne sera considérée comme ayant accédé à la féminité que si elle est mère. D'autre part, le fils ne sera lui-même considéré comme étant viril, comme étant un homme, que s'il a des enfants. La nécessité de ces deux traits, de ces deux incidences parfaitement réelles pour venir marquer, pour venir sanctionner, pour venir témoigner de ce qui chez la fille est le passage à la féminité et chez le fils le passage à la virilité, à la masculinité, la nécessité de cette marque sous la forme de la présence de ces enfants, capacité génitrice de la fille ou du fils, vient bien souligner quelle est l'instance ici en cause, comme partout, d'ailleurs, dans les processus d'organisation familiale et de transmission.

Ce qui mérite un tout petit moment d'attention, c'est de considérer que dans ce système matrifocal, ce que recherchent les agents qui sont ici actionnés, qui sont ici en place, ce n'est pas la procréation comme telle. Ce qui est recherché, ce sont les marques, les indices qui vont venir sanctionner leur identité sexuelle, leur identification sexuelle. La procréation devient ici en quelque sorte l'acci-

dent latéral d'une visée recherchée et qui est cette marque réelle venant assurer l'identité sexuelle.

Ce qui nous fascine dans ce type d'organisation et qui vraisemblablement fait que nous avons tendance spontanément à en dénoncer ce qui en serait « la pathologie », c'est la possibilité, manifestement réalisée, d'une identification sexuelle et d'une pratique sexuelle qui s'épargnerait le processus familial à notre culture, familial à l'Occident, et que la psychanalyse, depuis Freud a parfaitement mis en relief : la nécessité pour nous d'un passage par la castration.

Or il est clair que dans ce type d'organisation matrifocale, l'identification sexuelle, la possibilité d'un accès à la vie sexuelle se fait sans passer, sans connaître les arcanes de ce que nous appelons la castration et que je ne peux pas évidemment ici développer davantage ; mais dont l'une des conséquences, pour aller très vite là-dessus, est que le petit enfant a à renoncer, pour accéder à l'identité sexuelle, à ce qui est l'objet électif de ses investissements amoureux et érotiques. Il a à y renoncer de façon définitive pour ne plus trouver ensuite à la place de cet objet qui semblait pourtant tout simple, cet objet premier, pour ne plus trouver dans sa vie d'adulte qu'un substitut et pour ne plus être lui-même, pour un ou une partenaire, qu'un substitut. C'est le défilé estimé indispensable, estimé nécessaire pour que l'enfant puisse avoir accès à une vie sexuelle et à une identité sexuelle, c'est ce que vient mythifier le « complexe d'Œdipe ».

Donc je suppose que ce qui nous fascine dans cette organisation matrifocale, c'est, à l'évidence, la possibilité d'une transmission et d'un commerce sexuel qui s'épargne les défilés de la castration.

*

En effet, comment cela se trouve-t-il procéder chez le garçon et chez la fille ? Je commence par le garçon (à partir de l'égoïsme ordinaire, habituel et dont il ne faut jamais se défendre !) pour souligner combien chez lui la possibilité d'un accès au phallicisme, la possibilité donc de se réclamer de cette instance se fait par un procès qui est celui d'une donation maternelle.

C'est une donation, bien entendu imaginaire, mais tout se passe comme si la mère lui avait donné sa part de virilité à elle et qu'en retour, elle attendait maintenant qu'il l'honore par les prouesses viriles dont il va, dont il *doit* se montrer capable. C'est donc une donation que l'on peut dire aussi bien imaginaire que réelle, puisque l'instrument, la nature l'en a doté, et que la mère se trouve donc sacrifier ce qu'il en serait de sa propre virilité – dont peut-être vous vous étonnerez moins si vous vous rappelez que cette instance phallique qu'une mère représente est toujours bisexuelle. Nous disons « le phallus », mais on pourrait aussi

bien l'écrire au féminin, et il n'y a rien d'arbitraire à ce qu'une mère semble ainsi déléguer sa part de virilité à son fils. Je pourrais épiloguer sur le fait que c'est un procès qui n'est pas étranger non plus, dans notre propre culture, à ce qui peut se passer autour du bassin méditerranéen, par exemple.

Ce type de donation fait de lui un homme assez particulier : quelqu'un qui, du fait même d'être ainsi investi, refuse les limites, refuse les allégeances, les engagements qui viendraient en quelque sorte le tenir, l'enchaîner, le contraindre. Il refuse les ordres. Ce type de donation fait du fils ce qu'il faut bien appeler un maître ou encore un héros ; c'est-à-dire celui qui récuse toute limitation à l'expression de ses vœux, de son désir, de ses possibilités. Il est clair que cet agencement le rend peu apte au fonctionnement de la société industrielle ou même marchande puisque son accession ne s'est faite ni par le travail, ni par l'échange ; c'est sans avoir rien cédé, sans s'être séparé de rien qu'il se trouve investi par la virilité. En revanche et c'est sans doute le prix à payer, faute d'une reconnaissance symbolique, il a un besoin permanent de réassurance, dans le réel, de son statut viril et, bien entendu, il va principalement chercher cette réassurance du côté des femmes.

Il faut signaler aussi que ce pouvoir qui lui est délégué, cette attente aussi qui maintenant pèse sur lui – car il a là comme un devoir à accomplir pour montrer à sa mère qu'il n'est pas un ingrat – peut rendre compte de ce que l'on sait être dans ce type de famille ce que j'appellerai une proximité avec l'inceste. C'est un fait dont il est souvent question, que l'on entend fréquemment de la part de tous ceux qui ont à s'occuper, à s'intéresser à ces familles, ou ce que l'on retrouve dans la biographie des enfants. Et même, bien sûr, un inceste avec la mère, au moins imaginaire, puisqu'on peut dire qu'il est son homme beaucoup plus que le géniteur qui, lui, n'est jamais que de passage (j'allais dire un *oiseau* de passage...).

Alors une remarque encore le concernant et qui nous importe, c'est que nous n'avons pas affaire, et là encore contrairement à ce qui se passe dans notre culture, à un semblant d'homme. Tout à l'heure, j'évoquais, en ce qui concernait notre statut, le fait que nous n'étions jamais que des substituts, substituts d'hommes, substituts de femmes ; et c'est d'ailleurs l'un de nos grands problèmes, tourments subjectifs, ce sentiment d'être marqué de cette dimension du semblant. Eh bien ici, dans ce système, il ne s'agit pas d'un semblant d'homme, ce n'est pas un substitut de quoi que ce soit, il est homme ou il ne l'est pas. Et s'il ne l'est pas, si le réel vient démentir ses prétentions, il est guetté par d'abord la dépression qui est assez fréquente, voire le délire qui n'est pas non plus tout à fait rare, mais ce sont des bouffées délirantes qui en général n'ont pas d'énormes conséquences, et puis aussi une certaine

sensitivité, une certaine vigilance qu'on peut dire de type paranoïaque. Une espèce de crainte que le réel ne vienne démentir ce statut qui souffre de ce défaut de reconnaissance symbolique.

*

Pour la fille, c'est la maternité, éventuellement assez précoce, qui vient constituer l'index de sa féminité. Cette maternité est volontiers agie comme une transgression des mises en garde maternelles alors que la mère encourage son fils, elle l'incite à aller un petit peu montrer à l'entourage ce dont il est capable. Il est tout à fait habituel que la mère au contraire veille sur sa fille et donc que cette première maternité soit agie comme une transgression de ses mises en garde, et même qu'elle s'accompagne, qu'elle soit payée éventuellement d'une période d'expiation. La fille est chassée du foyer maternel, envoyée dans de la famille et en quelque sorte n'est réadmise qu'après une période de pénitence. On l'accueille les bras grands ouverts, on lui pardonne, il y a là une espèce de jeu culturel qui, après tout, a sûrement sa portée.

Mais ce qui est plus intéressant, c'est que cet enfant qu'elle aura, elle y renonce pour le donner à cette grand-mère, à sa propre mère qui va donc élever, elle, les enfants. C'est-à-dire que la fille ne va avoir accès à la féminité qu'à la condition de renoncer à sa maternité. La maternité a été le moyen de témoigner aux yeux de tous qu'elle était bien femme, mais l'enfant va être remis à sa propre mère, comme s'il fallait toujours réparer cette espèce de blessure causée chez elle par le fait que le fils, elle lui a donné sa part de virilité et puis la fille, eh bien, elle a transgressé en empiétant sur sa propre maternité. Donc il est fréquent que dans cette famille matrifocale, la mère des jeunes enfants soit volontiers considérée par eux, les jeunes enfants, comme étant simplement une aînée et une sœur et qu'il y ait entre eux des rapports de type fraternel.

Alors je ne pense pas non plus céder à quelque facilité en disant que vraisemblablement, manifestement, la fille s'en tire mieux, à cet égard, que le garçon ; car elle, une fois qu'elle s'est montrée mère, elle n'a plus rien à prouver, c'est acquis, et du côté de son identité, elle est assurée, elle est ferme. Et je crois que dans ce type de société, tout le monde admire le fait que les femmes sont effectivement le pivot de l'organisation familiale, qu'elles en sont le mât, que, sans elles, la famille viendrait à se défaire.

Il y a ici une remarque très étrange qui vient inévitablement à l'esprit et en particulier pour ceux d'entre vous qui ont suivi l'enseignement de Lacan et se sont intéressés à cette assertion selon laquelle « il n'y a pas de rapport sexuel ». Pour ceux d'entre vous à qui cette assertion paraît paradoxale ou énigmatique, je dirai simplement pour la valider

qu'elle rappelle ceci : dans nos cultures, un homme et une femme ne se tiennent pas dans le même espace, ils ne sont pas dans le même lieu et les propriétés logiques de l'un et de l'autre font que l'on ne peut établir une correspondance biunivoque entre l'un et l'autre. C'est ce que cherchent à pallier les sacrements du mariage : si dans nos cultures le lien entre un homme et une femme était structurellement acquis, inscrit, il ne serait pas nécessaire de faire intervenir une bénédiction spéciale qui vienne en quelque sorte nouer ce qui, autrement, pourrait sans cesse venir se défaire.

Donc dans notre culture, cette remarque faite par Lacan, « pas de rapport sexuel ». Ce défaut de rapport est à la source d'un certain nombre de ces difficultés que l'on appelle conjugales : si nous sommes effectivement semblants de femme, semblants d'homme, on ne voit pas comment entre ces semblants, on pourrait établir un rapport sexuel. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'il n'y ait pas des actes sexuels. Ça va de soi ! Mais le rapport qui prend ici toute sa portée, tout son sens logique, tout son sens mathématique, ne peut être établi.

Or, quand on étudie ces sociétés matrifocales où l'on a affaire d'une part à quelqu'un qui est un homme (il l'est dans son être, il n'en est pas un semblant, il n'en est pas un représentant), d'autre part à une femme qui assume la féminité dans son être, on est amené à penser que dans ce type de société, il y a un rapport sexuel ; au prix d'un défaut de *conjugo*, puisque le couple ne se fait pas et que chacun continue de vivre chez soi, la fille chez sa mère et le garçon chez sa propre mère ; donc la possibilité d'évoquer que, dans ce système, il y a rapport sexuel et les Occidentaux, comme d'habitude, n'ont pas manqué de baver sur la jouissance très particulière que semblaient éprouver ces populations dans leur rapports amoureux.

Et s'il en fallait quelque autre témoignage que seulement ma remarque, j'évoquerai ceci, que je pense ne démentiront pas ceux qui connaissent bien la question : le créole est une langue d'une très grande crudité, c'est une langue qui fonctionne comme s'il n'y avait en son sein pas de refoulement. Les désirs y sont exprimés avec la précision anatomique et technique la plus parfaite, on ne s'embarrasse pas de considérations distinguées. Et une langue qui fonctionne ainsi sans refoulement ne peut manquer d'attirer notre attention. Il est également classique que nos amis créolophones fassent remarquer que lorsqu'un couple se fréquente, on fait la cour en français et puis au lit... on parle créole. On change de langue à ce moment-là.

Ceci a une conséquence : s'il s'agit bien d'un rapport entre un homme et une femme, il s'agit là d'un rapport duel, sans l'intervention d'une référence tierce, rapport dans lequel cette instance que Lacan appelle le grand Autre est niée. Ça se passe

vraiment en tête à tête, on est chez soi et ça se passe *entre soi*. Vraiment pas de regards extérieurs sur cette affaire !

– Un témoignage que nous avons de cette dualité (cette annulation de cette dimension Autre) : d'une façon générale, on a tendance à n'y respecter ni la loi, ni les contrats, ni la parole donnée, ça n'a pas d'importance majeure.

– Et un autre aspect qui mérite d'être relevé, la présence inattendue de l'ennui. Il est tout à fait remarquable, à entendre ainsi ceux qui sont pris dans ce type d'organisation, que cette positivation de l'objet et de soi-même, cette annulation de l'altérité, d'une dimension Autre introduisent ce qui est l'ennui.

– On pourra aussi souligner que ce tiers ainsi annulé reviendra sous une forme volontiers énigmatique et menaçante, ce qui donne son succès à diverses pratiques magiques comme le *quimbois*, et le sentiment qu'il y a quelque dette non écrite dont le paiement est réclamé.

Ce qui ne peut, je crois, nous échapper, c'est qu'en agissant de la sorte, le garçon, le fils, après tout, se comporte à l'imitation du maître colonial. Il y a une distinction considérable à faire, et j'ai essayé de la développer ailleurs un petit peu, entre le père et le maître. Et l'histoire du colonialisme est marquée par la tentative permanente des religieux embarqués avec les *conquistadores* d'établir un ordre, un mode de rapport avec les indigènes qui soit de type patriarcal et vienne donc prendre le pas sur les relations de maîtrise absolue exercées si facilement par les conquérants. Je passe sur tous les récits, tous les témoignages que nous en avons, toutes les bagarres qu'il y a pu avoir pour que les *conquistadores* se comportent après tout en bons chrétiens qu'ils étaient censés être... Ils ont, bien entendu, échoué radicalement, les religieux !

Mais je passe là-dessus pour vous rappeler que cette distinction entre le père et le maître est à l'origine de notre culture. Notre culture remonte à cette histoire d'il y a quelques milliers d'années où un petit peuple misérable, opprimé et malheureux, a inventé quelque chose, la substitution au maître, au maître antique, d'un père, d'une figure paternelle supposée aimer ses enfants et ne plus avoir dès lors pour eux qu'une autorité paternelle.

Qu'est-ce qu'une autorité paternelle, en quoi se distingue-t-elle de l'autorité du maître ? Eh bien, c'est extrêmement simple.

D'abord l'autorité paternelle ne se supporte que d'une pure absence car ce dieu, personne, à part peut-être Moïse, ne l'a vu... et son pouvoir, donc, du même coup, est purement symbolique. Le père ne tient son pouvoir d'aucun agencement réel. Il n'a pas besoin d'être costaud, d'avoir fait du sport, ni de faire tous les jours des exercices musculaires pour exercer sa paternité ! Alors que le maître, évi-

demment, lui ne tient son pouvoir que de la trique, de la force réelle !

Le père d'autre part, il faut bien dire les choses par leur nom, c'est quelqu'un qui, pour sa femme et ses enfants, renonce à ses désirs et travaille pour assurer leur jouissance. Si vous voulez, le père, c'est un maître châtré. Et c'est d'ailleurs ce qu'immanquablement on viendra lui reprocher en famille. Papa, vraiment, *quelle moule* ! Et si jamais pour montrer que ce n'est pas toujours le cas, papa se montre un maître, il sera aussitôt traîné devant le juge comme bourreau familial, comme tyran ou comme animé de préoccupations incestueuses. Le père est là dans une singulière position...

Lacan a là-dessus une remarque assez étrange : il dit que la fonction du *pater*, c'est... d'épater (ça paraît aller de soi !). Néanmoins lorsque l'on voit les enfants de pères « épâtants », on se prend quand même à douter. En général, je les ai toujours trouvés plutôt pusillanimes et conventionnels. Mais enfin ! Sur la question du père, chacun bien sûr... on cherche toujours à se justifier.

Alors ce qu'il nous faut encore considérer, c'est que bien entendu, là où elle est étudiée (moi, j'en parle à propos des Antilles, les bouquins que je vous ai cités tout à l'heure en parlent à propos de la Jamaïque et de la Guyane britannique), partout cette famille matrifocale coexiste avec le mode patriarcal. Et il semble d'ailleurs, à propos de la Jamaïque (où l'étude est faite sur trois zones différentes), que dans une région où, au moment de leur émancipation, on a donné aux esclaves quelques arpents de terre, les anciens esclaves se sont organisés beaucoup plus volontiers sur un mode patriarcal. Alors que dans les zones situées à quelques kilomètres de là où cela n'a pas été fait, c'est plutôt le mode matrifocal qui a prévalu. Comme s'il suffisait de la possession d'un lieu (vous voyez, j'en reviens à cette histoire de lieu), comme s'il suffisait d'être maître d'un lieu pour que du même coup le retentissement sur la filiation, sur le mode d'organisation familiale puisse être observé.

Donc ces familles matrifocales coexistent avec le mode patriarcal dont il faut bien souligner qu'il est complètement importé, c'est un *article d'importation*. Ni les populations indigènes locales quand elles ont subsisté, ni bien entendu, les Noirs importés d'Afrique ne connaissaient en général ce mode. Mais cela veut dire que les familles qui ont adopté le mode patriarcal en viennent, qu'elles l'aient voulu ou pas et en général elles ne l'ont pas nécessairement voulu, en viennent forcément à célébrer une instance, à célébrer un dieu, à célébrer ce père qui ne subsiste que de s'éclipser, que de ne pas être là – dont il faut remarquer combien il vient en quelque sorte dénaturer leur propre origine. Il vient les « assimiler » pour se servir du terme qui convient, en faire les enfants d'un père inattendu...

Aujourd'hui comme certains d'entre vous le savent sûrement, il y a une tentative faite par des universitaires ou des écrivains créolophones, une tentative de faire du créole une langue « égale aux autres », ce qui lui ferait perdre ce caractère que j'évoquais tout à l'heure, une langue qui aurait sa grammaire, sa syntaxe, son orthographe et puis qui pourrait servir à l'expression poétique. Et j'ai pu apprécier, malgré mes faibles moyens en cette langue, la qualité de poésies écrites en créole. Autrement dit faire du créole une langue conventionnelle, c'est-à-dire forcément une langue qui viendrait rompre la fraternité qui existe spontanément aujourd'hui entre les créolophones, pour mettre d'un côté ceux qui sauraient la langue, et puis les autres, ceux qui feraient des fautes de syntaxe, d'orthographe, de lexique..., se serviraient de tournures impropres, etc. Autrement dit, faire du créole une langue à l'égal des autres, c'est-à-dire une langue de maître.

On va, grâce au créole, s'ils parvenaient à... je dirais le « peigner », à bien, comme ça, le lisser, en faire une langue qui, après tout, pourrait venir enfin mettre sur pied une société véritablement créole. Parce qu'à partir du moment où vous avez d'un côté les savants et de l'autre les ignorants, vous pouvez faire une société, n'est-ce pas ? Tentative qui est en cours – avec un succès limité – et dont vous voyez qu'elle est un peu du même type que celle qui aujourd'hui fait coexister l'arabe classique et puis l'arabe effectivement parlé, et alors que la majorité de la population ignore l'arabe parlé par les savants. Je pourrais... bien ! je laisse tomber cela.

Mais les tentatives qui sont engagées dans ces circonstances ne peuvent éviter les sentiers traditionnels, on peut difficilement inventer quelque chose d'original là-dessus.

*

Pour conclure ces quelques remarques, je voudrais attirer votre attention sur ceci : je vous ai parlé de sociétés matrifocales, donc. À mes yeux, il y a de grandes probabilités pour que nous évoluions nous-mêmes vers ce type de société. Il y a de grandes probabilités pour cela du fait de la propagation, de la dominance exercée de façon de plus en plus forte et précise par la science, alimentée par une langue exacte, la langue des calculs – alors que nos existences sont, elles, maintenues par une langue imparfaite, celle que nous parlons, la langue qui nous voue et voue notre sexualité à ces arcanes, à ces impasses, à ces embêtements, toutes ces conséquences que nous savons – dominance exercée par la science qui récuse radicalement, ne peut en aucun cas reconnaître le procès de ce que les psychanalystes appellent la castration.

Ce que je vous dis là, ce n'est pas une espèce de fantaisie que j'ai pu construire dans l'isolement de mon cabinet. Ce sont des choses que je peux vérifier quand je vais entendre, à l'occasion de colloques, les éminents représentants du CNRS qui disent très clairement quel est pour eux l'enjeu... et de quelle manière ils disposent des crédits pour faire que, par exemple, quelque chose qui s'appelle « le cognitivisme » puisse nous permettre enfin ! d'être dans un rapport adéquat au monde, à nos contemporains – à nos contemporaines –, à guérir les délires (qui ne sont jamais qu'une erreur de perception)... etc., etc. Et il y avait la semaine dernière dans *Le Monde*, un article qui a peut-être attiré l'attention de certains où on apprenait que des crédits assez importants, je ne sais plus combien, quarante-cinq millions, je crois, étaient accordés au CNRS en ce temps de pénurie et de vaches maigres pour développer des recherches sur le cognitivisme et mettre ensemble toute une série de sciences ou de techniques jusqu'ici disjointes afin de pouvoir faire avancer la question. Et l'un des animateurs de l'affaire (je n'ai pas retenu son nom) disait clairement, annonçait clairement la fin de la psychanalyse.

Après tout, si c'est pour que nous soyons enfin heureux... on ne saurait s'y opposer ! Mais ce que ce scientifique pouvait sans doute mal voir, c'est que le progrès de la science ne peut que diviser davantage le sujet dans son rapport à la réalité et au monde : puisque c'est déjà de cette première écriture de la science que s'est constitué le sujet moderne en tant que divisé, en tant qu'en exil par rapport à son monde. Et le progrès de la science ne pourra aller hélas ! qu'en accroissant cette division.

Mais pour en rester à mon sujet de ce soir et ne pas m'égarer dans des considérations vaseuses, simplement ceci : nous voyons déjà dans les types d'organisation familiale qui se font dans notre propre pays où de plus en plus souvent la mère reste seule avec les enfants, où les partenaires changent d'une façon qui ne soulève pas de problèmes majeurs, et où la jurisprudence accorde, met toujours la loi du côté de la femme comme gardienne justement du foyer, je crois que nous pouvons y voir les amorces d'une évolution qui peut très bien faire que cette société matrifocale soit le modèle qui se propage, qui s'étende chez nous. Je le dis sans porter le moins du monde un jugement, je ne vois vraiment pas à quel titre (si ce n'est au titre de ce que nous estimerions être, nous, les représentants de la normativité, ce qui est absolument pénible et grotesque) nous viendrions dénoncer telle forme d'organisation familiale au détriment de telle autre mais c'est une évolution dont nous avons, me semble-t-il, à être avertis et donc peut-être déjà à mesurer un peu les avantages et les inconvénients.

V. Hasenbalg : Comment penser la névrose si on récuse la castration [?], le déclin du nom du

père, mais si ça n'a pas eu lieu, est-ce qu'il y a névrose ?

Ch. M. : Oui, vous avez raison, Virginia, de poser cette question. J'ai essayé très rapidement de l'amorcer quand j'évoquais les effets du défaut de reconnaissance symbolique, c'est-à-dire cette fragilité, cette facilité à la dépression, voire au délire, cette sensibilité particulière. Donc ce qui est gagné d'un côté est toujours payé d'un autre... Donc ce ne seront pas forcément nos névroses, mais ç'en sont d'autres.

V. H. : Est-ce qu'on peut y introduire la castration ?

Ch. M. : Écoutez, je n'y suis jamais allé avec aucun instrument qui pouvait me faire suspecter d'une telle chose... Jamais ! J'y allais avec un stylo...

C. Lacôte : Je trouve que c'est tout à fait intéressant la manière dont nous nous acheminons vers une famille matrifocale. Je voudrais te poser une question par rapport à la question de l'hystérie. Il est patent qu'il y a des hystéries aux Antilles. D'abord, quelles sont-elles ? Ce qui pourrait nous éclairer sur les hystéries modernes, par exemple. Viennent-elles d'une difficulté venue du colon qui a importé un modèle patriarcal qui est toujours en hiatus avec la société matrifocale ? Première question. Et d'autre part, il existait tout de même ce qu'on pourrait appeler des hystériques du côté, j'allais dire maternel, et non plus orientées du côté père. Et comment tu les situerais ? Tu disais que la société patriarcale était marquée par son insatisfaction. C'est tout de même la caractéristique du désir du sujet divisé, aussi du sujet hystérique, est-ce que ce caractère d'insatisfaction disparaît avec toute la problématique de la donation, ou pas ? Alors voilà une série de questions...

Ch. M. : Il y a diverses façons de répondre qui consistent par exemple à évoquer des phénomènes de contagion, ce qui dans le cas de l'hystérie est toujours possible, toujours fréquent. Ceci étant, si la position hystérique est la force que la parole trouve dans la présentification d'un défaut, et la parole qui vient en quelque sorte gîter, prendre place dans ce défaut même, le défaut (je n'ai pas développé ce point), même s'il n'y a pas de castration, le fait que l'objet ne soit pas toujours au rendez-vous ou comme l'appelle Lacan, que la promesse puisse éventuellement trahir sa promesse, tout ce type d'aléas, les aléas de la vie quotidienne sont parfaitement capables de donner place à des expressions hystériques effectivement volontiers spectaculaires ; le côté spectaculaire s'appuyant toujours sur la fragilité du référent. Parce que si la parole prend appui sur un référent assuré, elle n'a pas besoin de l'expression hystérique, elle n'a pas besoin du théâtralisme de la voix et du geste. Mais si le référent devient incertain, aussi bien dans sa présence que dans son identité, alors je crois qu'on peut mieux

comprendre comment dans l'éventualité de la production d'un défaut, d'un défaut quelconque, puissent se produire ces expressions hystériques spectaculaires. Voilà ce que je pourrais dire...

Nathalie Delafond : Est-ce que vous seriez d'accord pour dire que la donation n'est jamais que l'envers de la privation ?

Ch. M. : C'est-à-dire, « qu'elle en est l'envers... ? » Vous avez raison, elle en est effectivement, en tout cas, elle est sûrement ce qui met en balance une privation toujours possible : « ce que je t'ai donné, je pourrais te le reprendre ». Mais ceci étant, nous savons combien chez nous-mêmes, un certain nombre de figures, comme celles que j'ai décrites là-bas, existent, combien ce type de donation est fonctionnel. Avec la nécessité pour l'heureux récipiendaire de se garantir en permanence la bonne volonté et l'amour de sa mère, ce qui la met du même coup dans une position privilégiée.

Mme A. : À propos de cette évolution de la société occidentale moderne vers cette forme matrifocale, je n'ai pas bien compris le rôle que vous faites jouer à la science dans cette évolution ?

Ch. M. : Eh bien, la science, d'abord elle n'a que faire de la castration, c'est pour elle un incident, de l'ordre de l'accident, ce n'est pas de l'ordre du nécessaire. La science a parfaitement les moyens, déjà aujourd'hui, de faire fonctionner la sexualité par l'entremise d'agents pharmaco-dynamiques, d'un certain nombre de choses. Pour la science, la sexualité est une affaire de mécanisme, une affaire de régulation dont elle peut avoir le contrôle, et dont déjà elle a en grande partie le contrôle. Donc la science est déjà tout à fait en mesure de montrer qu'il n'y a pas à avoir peur pour quiconque, que son avenir lui est assuré, quel qu'il soit et quoi qu'il fasse, puisqu'il y aura toujours à sa disposition les moyens pharmacologiques pour le rendre sexuellement apte ! Nous avons fonctionné dans des cultures où l'accès à la sexualité, dans le meilleur des cas, était lié à des rituels, à des apprentissages, des maturations, des sanctions, etc. Il est clair que tout ceci pour la science n'est que trace d'arriération mentale et de barbarie. C'est pourquoi j'évoquais cela. Et d'ailleurs le déclin de la figure paternelle va de pair avec le progrès de la science. Le père est de plus en plus un intrus au sein de la cellule familiale, celui qui dérange, il embête...

C. Lacôte : J'avais une question à poser, ce qui semble frappant, il faudrait que ce soit aussi argumenté par les gens qui sont ici, il me semble qu'au Brésil, nous assistons à une grande remontée des sectes. Alors que l'Église catholique était extrêmement forte, avec un patriarcat que tu as très bien marqué là, quel lien pourrait-on trouver par rapport à ce que tu as dit de la position matrifocale des familles, tout du moins aux Antilles, mais au Brésil, c'est tout à fait frappant, la multiplication des sectes. Est-ce que vous êtes d'accord avec ça ? Oui ?

Ch. M. : Oui, ça a bien sûr un rapport. Les sacrifices, la différence entre les sectes et nos religions, c'est que dans nos religions, les sacrifices sont symboliques. Les sectes reviennent à des formes de sacrifices réels, c'est toute la différence. Nous, nous avons une religion qui démarre... on en reparle, on continue de gloser sur le sacrifice d'Isaac, sacrifice non consommé. Le non-sacrifice d'Isaac ne voulait rien dire d'autre, c'est en tout cas comme cela qu'on peut, sans trop se tromper, l'interpréter : il ne s'agissait plus aucunement pour célébrer ce dieu, de sacrifices réels, ce dieu-là ne pouvait en aucun cas demander la mort de sa créature pour se réjouir, puisqu'au contraire, il se réjouissait de voir sa créature vivre et prospérer. Donc nous avons là un mythe originel qui situe assez bien la question, et les sectes viennent là prendre une place qui témoigne, compte tenu de leur succès, de notre goût pour les sacrifices réels. Il faut penser ça...

Mme B. : Dans une société matrifocale, je suppose que tous les enfants ne sont pas psychotiques. Donc quel mode d'intervention du père fait effet de... ?

Ch. M. : Mais c'est là-dessus, sur ce point, que j'interroge beaucoup nos collègues antillais, puisque ce qui fait office de Nom du Père semble autre qu'incarné par un père réel. D'autre part, le rapport ici entre névrose et psychose aurait besoin d'être revu, d'être repensé. Moi, ce que je leur demande chaque fois, ce sont des études cliniques qui ne viennent pas appliquer nos schémas culturels mais essaient de tenir compte de ces particularités pour voir les rapports tout à fait nouveaux au langage qui peuvent éventuellement permettre à un sujet d'exister sans pour autant forcément basculer dans la folie.

Graziela Cabassu : Justement le fait que vous parliez de la castration comme vous nous l'avez présentée là pour les sociétés matrifocales comme y échappant en quelque sorte, moi, ce qui me venait comme question, c'était est-ce qu'on peut réduire la castration à sa dimension strictement œdipienne ? J'avais eu moi-même l'occasion de rencontrer cette culture et ce qui m'était venu à l'idée c'était qu'il s'agissait d'une autre résolution de l'Œdipe et en aucun cas de quelque chose qui aurait pu être compris comme un évitement de la castration. Il me semblait que celle-ci était quelque chose de radical qui tenait à notre rapport au langage.

Ch. M. : Oui, vous avez tout à fait raison, tout à fait d'accord avec vous mais il m'est arrivé, comme vous le constatez, à la fois de penser que la castration, il devait y avoir d'autres accès que les nôtres, et puis également de penser, et en particulier à l'examen du fonctionnement de la langue créole, de penser qu'après tout, une organisation familiale pouvait se tenir éventuellement sans passer par la castration. La question dès lors étant

posée : est-ce que celle-ci est une nécessité du rapport du langage ou un accident historique de notre rapport au langage ?

C. Veken : Je suis frappé, là, par ce que vous avez dit sur la proximité avec des moments délirants. Effectivement en clinique, on rencontre ici même chez des Antillais des états qui laissent un peu perplexe quant à leur statut parce qu'ils sont manifestement des états délirants dans lesquels ce que vous dites sur le don réel par la mère de la virilité sans contrepartie, si ce n'est imaginairement dans un réel quelque part, pourrait peut-être expliquer une proximité justement avec le monde des esprits qui ferait retour dans le réel, en quelque sorte, ce qui, si cela s'avérait, expliquerait une proximité différente à la psychose dans la structure même que nous la connaissons peut-être généralement...

Ch. M. : Je le crois tout à fait. Mais peut-être aussi ne sont-ils délirants que parce qu'ils ont rapport avec une culture à laquelle leur structure familiale ne les a aucunement préparés. Le propre de la structure familiale, c'est quand même de policer l'enfant, de lui permettre son introduction directe dans la vie sociale. Or, là, il y a un hiatus dramatique entre ce à quoi a pu préparer dans ce cas-là le milieu familial et puis les contraintes de la vie sociale. Donc...

C. Lacôte : Ce que dit Cyril Veken, je le dirais plutôt, plutôt qu'en termes de délire, en termes d'exaltation. Ce que tu disais d'une femme qui devient mère aux Antilles, on pourrait dire aussi qu'elle est exaltée comme mère. Et nous avons entendu aussi des propos d'universitaires antillais qui ont pas seulement ce caractère totalisant des connaissances mais aussi un caractère d'exaltation qui est presque un mode de dénonciation mais je ne saurais pas en dire plus... Il me semble qu'il y a là quelque chose qui n'est pas forcément à lier totalement à une mélancolie (ce serait peut-être trop forcé) mais qui n'est pas non plus à lier complètement au délire et que je dirais comme un mode où l'identification se conjoint à un certain mode exalté.

Ch. M. : Oui, c'est sûr... tout à fait d'accord avec l'emploi de ce terme !

D. Sainte Fare Garnot : Qu'est-ce que cela donne pour la fille, ce renoncement à son enfant, dans ce contexte ?

Ch. M. : Écoutez, je ne voudrais pas être trop dur, mais on n'en souffre que... dans la mesure où cette naissance a porté avec elle la marque attendue, l'enfant ne peut plus dès lors avoir la même

valeur et le même prix que dans les cas de figure qui nous sont habituels, n'est-ce pas ?

D. S.F. G. : Elle a fait ses preuves, ça suffit ?

Ch. M. : Elle a fait ses preuves. La maternité, elle y renonce au profit de sa mère. Ça se voit aussi chez nous, il n'est pas exceptionnel chez nous que la maman, la jeune maman passe son bébé à sa propre mère. Mais dans ce type-là d'organisation où ça a ce caractère de typicité, l'enfant ne peut pas avoir le même... même s'ils sont dûment investis et soignés par la grand-mère, ils ne peuvent pas avoir pour la mère la même signification que chez nous...

D. S.F. G. : Je me demandais quelle pathologie particulière ça pouvait entraîner, si ça pouvait en entraîner une.

Ch. M. : Je ne saurais pas le dire, je ne saurais pas vous répondre, Denise... J'attendais de vous des critiques virulentes. Je suis un peu... j'ai dû être convaincant... ?

D. S.F. G. : Est-ce qu'on pourrait trouver, quand vous dites qu'il y a un rapport sexuel parce qu'il n'y a pas de semblant, ni pour l'homme, ni pour la femme, au prix du *conjugo*, c'est-à-dire d'une certaine errance...

Ch. M. : Au prix du fait qu'ils ne vivent pas ensemble.

D. S.F. G. : Est-ce que dans ce que vous voyez pour l'avenir, quelque chose que nous ferions dans nos sociétés...

Ch. M. : Ça va être... TERRIBLE ! Ça va être FORMIDABLE !

D. S.F. G. : Ce serait cette errance ?

Ch. M. : Écoutez, c'est déjà un petit peu comme ça...

Mme C. : Au fond, vous nous avez rassurées en nous montrant que cette famille matrifocale arrivait à fonctionner quand même, nous n'allons pas droit à la catastrophe !

Ch. M. : Exactement !

D. S.F. G. : Mais dans une trinité, quand même ! Vous avez bien insisté... dans cette forme trinitaire.

Ch. M. : Il en faut une, moi j'ai trouvé ça tout à fait remarquable, il en faut une.

D. S.F. G. : Merci beaucoup, de notre part à tous ! Alors la prochaine fois, attention ! Un petit changement, la conférence de janvier a lieu le quatrième lundi et non pas le troisième, et c'est une collègue de Porto Alegre qui nous parlera de *Fonction paternelle et immigration*. □